

Personne ne sut jamais en quelle divine compagnie Cité avait passé sa dernière veillée de Noël.

Personne ne sut jamais que Cité était morte dans une extase d'amour, la tête appuyée sur le cœur de Jésus.

Personne ne sut jamais que Jésus lui-même avait fermé les yeux de la vieille balayeuse !

Marie CAMPAUX.

(*Almanach de l'Espérance.*)

Conte pour le temps présent

Il était une fois un industriel qui occupait trois cents ouvriers.

— Cecine se passait pas au temps des fées, mais de nos jours, en France, voilà vingt ans, pour tout dire.

L'industriel avait femme et enfants. Les bénéfices qu'il retirait de son commerce lui permettaient de tenir un rang fort convenable, mais dépourvu de luxe. Bref ! cet heureux homme était un sage qui savait se contenter d'une douce aisance, dans la satisfaction des joies familiales.

Bon, accessible, généreux il avait su s'attirer la sympathie de son personnel, et, qui mieux est, son affection.

Pour donner un peu plus de bien-être à ses modestes collaborateurs, il avait créé des cantines où, pour une somme infime, ils pouvaient se réconforter copieusement.

Et tout le monde vivait dans un accord touchant.

Or, un jour, un conférencier révolutionnaire passa par cette bourgade et fit une réunion où tous les ouvriers furent conviés. Il leur vanta les bienfaits du syndicalisme et leur affirma que l'employé n'est qu'un instrument inconscient entre les mains de l'employeur et que la nécessité de la lutte s'impose entre les deux "puissances ennemies", le capital et le travail.

Le lendemain, les ouvriers se mirent en grève, réclamant une augmentation de salaire de 25 centimes par jour.

L'industriel superposa des chiffres, fit un calcul sévère, et conclut qu'en réduisant considérablement son train de maison, cependant peu dispendieux, il parviendrait encore à assurer la subsistance des siens ; car, augmenter le prix de sa marchandise, il n'y pouvait songer, en regard d'une concurrence acharnée qui lui donnait déjà de sérieuses inquiétudes.

Il accepta donc l'ultimatum de ses ouvriers. Le travail reprit.

Pendant quinze mois, tout alla bien ; l'industriel, qui s'était débarrassé de son automobile, et, par conséquent, de son chauffeur, avait pu, ce sacrifice fait, — avec quelques autres — envisager l'avenir sans trop d'appréhensions.

Mais le nouveau syndicat, mis en appétit par son premier succès, résolut d'obtenir davantage. Il ordonna à dessein, dans un moment de presse, la cessation du travail.

On avait le "patron" à sa merci. Il fallait en profiter.

On demanda que la journée, qui avait toujours été de dix heures et demie, ne fût plus, à l'avenir, que de dix heures, et, naturellement, on n'admettait pas que le salaire fût diminué en proportion.

C'était l'acheminement vers la ruine.

Il acquiesça cependant, effrayé des conséquences que pourrait avoir pour lui, le retard d'une livraison importante.

Il y eut encore une période de calme.

L'industriel avait retiré ses deux filles d'un riche pensionnat, il avait congédié la femme de chambre, supprimé toutes vacances, tout séjour à la mer, et refusait aux siens et à lui-même toute satisfaction matérielle. Plus de promenades, plus de théâtres, plus de livres — le nécessaire, voilà tout.

C'était la gêne, les privations, mais c'était encore l'honneur !

Du moins cet homme se croyait-il débarrassé de toute persécution de la part de son personnel, lequel pouvait constater combien s'était radicalement modifiée sa manière de vivre.

Il se trompait.

Profitant de la période d'agitation qui précède généralement les élections, une sorte de bohème crasseux et chevelu surgit un matin, on ne sut jamais d'où, et démontra aux ouvriers que leur patron n'était qu'un vampire, gorgé de sang des malheureux, et qu'il s'enrichissait à leurs dépens en leur vendant des portions — alors que c'était tout le contraire qui se produisait.

Une troisième grève fut la conséquence de cette campagne. Les ouvriers obtinrent la journée de neuf heures et demie.

Trois mois après, l'industriel assembla, un soir de paye, tout son personnel sous le hangar où l'on distribuait les portions, naguère, et dit :

— " Mes amis, j'ai le regret de vous annoncer que l'établissement ferme ses portes ce soir. Nous avons passé ensemble quelques années de prospérité. Vous viviez bien et vous me permettiez d'en faire autant. Puis vous êtes devenus plus exigeants ; j'ai tout fait ce que j'ai pu pour vous donner satisfaction, cet effort était au-dessus du possible ; j'y ai laissé tout mon courage et toute ma fortune. Aujourd'hui, nous sommes au même point ; nous pouvons